

Le "Libertaire" est à nouveau en butte aux attaques de l'Autorité!

Ripostez en souscrivant, pour maintenir sa parution sur grand format.

Le Libertaire

Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20)
(Circulation postale : N. Fauquier 1405-35)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"
FRANCE : Un an... 40 fr. Six mois... 25 fr. Trois mois... 15 fr. Un trimestre... 10 fr. Un mois... 5 fr. ÉTRANGER : Un an... 50 fr. Six mois... 30 fr. Trois mois... 20 fr. Un trimestre... 15 fr. Un mois... 8 fr. Chèques postaux : N. Fauquier 1405-35

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

Le Capitalisme et l'Etat contre la Nation

par RHILLON

On connaît, ou du moins on devrait connaître, la part prise par le Comité des Forges dans la préparation et la genèse des événements de 1914-1918, ainsi que l'action très particulière que cet organisme a menée tout au long des hostilités. Il est permis de dire que le Comité des Forges a été l'âme de la guerre, et qu'à des heures tragiques entre toutes il a personifié la vieille Patrie.

Ses agents de propagande, animateurs de cette vaste entreprise d'industrialisation nationale, connue sous le nom désormais historique de « bourrage de crâne », pontifiaient dans des revues destinées aux « élites » sur les résultats prévisibles de la « Victoire » et dogmatisaient, à grand renfort de chiffres, de statistiques et de graphiques sur la grandeur éventuelle de la France.

A l'heure où l'Excellence Briand, après avoir lâché la Rive Gauche du Rhin s'appête à lâcher le Territoire de la Sarre, à l'heure aussi où le troupier Paimlevé ceinture la frontière d'un réseau de tranchées, de routes, de casemates bétonnées et blindées ; à l'heure où, par une contradiction rare, l'on ne parle que d'accords, d'ententes, d'alliances pan-européennes (entre ennemis, tandis que le torchon brûle entre ex-alliés et amis) il sied de marquer le point, c'est-à-dire de confronter les assurances premières, aux résultats effectifs.

Voici, en substance, ce qui était promis, annoncé, certifié :

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France nous assurerait la maîtrise sidérurgique sur le continent ;

L'annexion de la Sarre, nous procurerait le charbon supplémentaire permettant d'augmenter la production de fonte et d'acier.

Du fait de la supériorité écrasante acquise par la sidérurgie française sur la sidérurgie allemande démantelée, écrasée, paralysée dans ses moyens d'approvisionnement, une formidable élévation de puissance de la Patrie, un prestige éclatant à l'extérieur, un développement industriel et agricole inouï à l'intérieur ; en un mot, la plus grande France, arbitre de la paix et de la guerre en Europe.

Le retour de l'Alsace-Lorraine, consacré par le Traité de Versailles, et le mandat à terme, sous réserve d'un plébiscite, sur le territoire de la Sarre, nous ont bien enrichis de la potasse de Mulhouse, des salines de Dieuze, du minerai de Thionville (33 mines, 95 hauts fourneaux), de la houille de Sarrebrück (78 puits d'extraction) et d'une foule d'autres produits de moindre volume, sans compter la population.

Quel usage a été fait de tant de richesses ?

Pour le charbon et le minerai les chiffres parlent tout seuls. On a extrait de la Sarre, l'an dernier, 14 millions de tonnes de charbon. Au temps du kaiser l'Etat prussien exploitait les « mines domaniales » en tirait 17 millions et demi de tonnes représentant un revenu fiscal de 17 millions de marks-or. Les agents de propagande du Comité des Forges assuraient que ce rendement désirable, était voulu par le puissant syndicat charbonnier rhénan westphalien ; ils affirmaient que les 220.000 hectares de la Sarre pouvaient facilement produire 30 millions de tonnes de houille attendu que les 105.000 hectares du bassin de Valenciennes en produisent à eux seuls 28 millions !

Etant donné d'une part le déficit, charbonnier accru et la nécessité de combler ce déficit, d'autre part la durée limitée du mandat sur la Sarre, il semblait qu'on eût dû pousser au maximum d'intensité l'exploitation de ce bassin. Quelles raisons supérieures sont-elles intervenues pour renforcer encore, au détriment de la Patrie, ce « malthusianisme économique » que le Kaiser pratiquait intentionnellement ?

Un fait apparaît, c'est que le Comité des Forges (ou le Comité des Houillères) a exercé sur l'Etat français, exploitant des Mines de la Sarre une pression de même ordre que le Syndicat charbonnier du Rhin exerçait sur l'Etat prussien, mais avec cette circonstance que l'intérêt national lui ordonnait, impérieusement, de tirer dans le minimum de temps, un maximum de produits.

Ceci montre dans quelle mortelle er-

reur s'embourbaient ces malheureux patriotes français qui s'imaginent que l'Etat est le protecteur, le gardien, le défenseur attitré de l'intérêt national. Allons donc ! Il n'est jamais que le fondé de pouvoirs du Capitalisme ou son valet.

Le Comité des Forges claironnait que les 20 millions de tonnes de minerai du bassin de Thionville, venant s'ajouter aux 20 millions de tonnes du bassin de Briey le mettaient en mesure de doubler pour le plus grand bien de la Patrie, sa production d'acier et d'atteindre au bas mot 10 millions de tonnes par an.

Or, en 1923, la production d'acier s'est élevée tout juste à 4.017.000 tonnes ; elle était de 4.400.000 tonnes en 1913. C'est dire que le progrès est insignifiant. Là encore le Comité des Forges a menti.

Mais que deviennent les 20 millions de tonnes de minerai inutilisé ? Parbleu ! cet excédent passe à la sidérurgie allemande, cette même sidérurgie que l'on voulait juler, briser, anéantir à jamais car, proclamait-on, « la sidérurgie est l'industrie fondamentale et vitale de l'Allemagne dans la paix comme dans la guerre et l'instrument indispensable de l'hégémonie à laquelle elle vise ».

Faire bénéficier l'Allemagne de notre excédent de minerai, cela revient à « LUI REDONNER UNE SIDÉRURGIE PUISSANTE ET PAR ELLE DES MOYENS D'AGRESSION CONTRE LA VICTOIRE DES ALLIÉS AU EU POUR EFFET DE LA PRIVER. »

Ce sont là les expressions même d'un Secrétaire général du Comité des Forges (M. F. Honoré, l'Illustration, décembre 1916).

Puisque le Comité des Forges, en dépit de ses promesses et de ses engagements, non seulement se montre incapable de tirer tout le parti possible du minerai mis à sa disposition, mais renoue les bons rapports commerciaux qui existaient entre lui et la sidérurgie allemande d'avant-guerre, puisqu'il reprend sur des bases élargies le vieux système des échanges fer-charbon, et redonne à la sidérurgie allemande une puissance et des moyens d'attaque dont la victoire aurait dû la priver, que conclure ?

De deux choses l'une.

Ou bien les agents de propagande du Comité des Forges ont été d'ignares crétiens ou de criminels présumptueux, en faisant paraître comme certitude, ce qui n'était que problématique et aléatoire ; ou bien ils ont été de fiers menteurs, en affirmant que le souci de l'intérêt général, de la prospérité et de la sécurité de la France, leur interdisait d'envisager jusqu'à l'hypothèse d'une reprise de relations sur les bases anciennes ?

Nous n'en sommes plus seulement aux relations commerciales, telles qu'elles avaient lieu avant guerre ; nous en sommes à une alliance intime qui, trouvant dans les cartels son expression concrète cherche à déborder le cadre économique pour devenir une véritable alliance militaire.

Le Comité des Forges affirmait que « la possession sans réserve de tout le bassin houiller de la Sarre est, pour la France, une condition sine qua non de sa prospérité et de sa sécurité ».

Qu'est devenue cette condition sine qua non ?

Une Commission, dite « Commission de la Sarre », est aujourd'hui à l'œuvre pour préparer, sans consultation préalable le retour des territoires sous mandat à la mère-patrie, l'Allemagne.

Les organes loucheursques, et ceux du Comité des Forges, crient bien haut qu'il est inutile de courir la chance du plébiscite car le résultat est « connu » d'avance. Les Sarrois ne veulent rien savoir du régime français. Sur ce terrain on s'avoue vaincu par anticipation, mais on médite des compensations intéressantes. Elles consistent à opérer une mixture de capitaux franco-allemands qui prendraient à leur compte l'exploitation des mines. Ainsi avec une élégance tout à fait Société des Nations, les intérêts privés trouveraient leur compte sur les ruines de l'intérêt national. On ne peut, avec un plus parfait détachement consacrer la suprématie du Capitalisme sur le domaine collectif.

(Lire la suite en deuxième page)

LE COMBLE DU RIDICULE GOUVERNEMENTAL LE "LIBERTAIRE" POURSUIVI POUR UNE CITATION D'EINSTEIN

Notre camarade Delobel, gérant du « Libertaire », incarcéré à la Santé et condamné à 13 mois de prison pour un article de notre ami Ghislain, vient d'avoir la désagréable surprise d'être convoqué à nouveau chez le juge d'instruction Delalé.

Ce dernier l'a inculpé de « provocation de militaire à la désobéissance dans un but de propagande anarchiste », pour le numéro du « Libertaire » du 3 août dernier, consacré à la lutte contre la guerre.

Delobel est l'objet de deux poursuites : d'abord, tenez-vous bien... pour une citation d'Einstein.

Le ridicule gouvernemental ne connaît plus de bornes ; ce serait à mourir de rire, s'il ne s'agissait pour notre ami Delobel, de quelques mois de prison supplémentaires qui risquent de prolonger son séjour dans les geôles de la 3^e République.

En effet, les déclarations du célèbre physicien Einstein relatives à la guerre ont fait le tour de la presse mondiale ; il n'est pas un périodique pacifiste, ou prétendu tel, qui n'ait inséré les déclara-

tions du grand savant allemand. Enfin l'article de l'Association Internationale des travailleurs, qui a son siège à Berlin, est également l'objet de la vindicte des républicains « pacifistes ».

La France a signé, et avec quelle solennité, le fameux pacte Kellogg qui a mis, paraît-il, la guerre hors la loi. On a chanté, sur tous les tons, les louanges de Locarno, Thoiry. La question des Etats-Unis d'Europe est à l'ordre du jour de la Société des Nations. La mode est au « pacifisme ».

« Arrière les fusils, les mitrailleuses, les canons » (attention aux poursuites pour cette citation) s'est écrié notre Briand national, lors d'une séance de la Chambre des Députés.

Les poursuites dont notre journal est l'objet viennent à point pour démasquer le bluff et l'hypocrisie des politiciens. Elles confirment ce que nous n'avons jamais cessé de répéter, à savoir que tous les gouvernements sont fauteurs de massacre, et comme tels doivent être impitoyablement combattus par tous ceux qui ne veulent plus voir cette chose horrible qu'est la guerre.

CONVERSATION AVEC ALAIN STAR

— Tu ne peux jamais être de l'avis des autres, me dit mon excellent ami Alain Star. Pendant la guerre, alors que nous étions tous pénétrés du plus sacré des enthousiasmes, ta révélation déjà je ne sais quelle par prématurée imposée par les prolétaires. Aujourd'hui que c'est très bien vu de « biter la paix », que tous nos grands hommes s'en mêlent et y vont de boniments attendrissants, tu les dénigres. Tu n'as même pas osé dire que la guerre est la culture des oliviers réussit en l'espace de quelques années.

— C'est vrai, je n'ai pas osé. Je ne sais pas si la culture des oliviers réussit en l'espace de quelques années, mais je suis sûr que les oliviers de la paix commencent à pousser.

— Sois sérieux. Je peux parler de ces choses. Pendant la guerre, j'ai fait mon devoir comme tout le monde.

— Tu as servi dans l'auxiliaire avec un remarquable esprit de sacrifice. Es-tu bien sûr de n'être pas le Poilu Inconnu ?

— Tu exagères.

— J'imagine volontiers que le Poilu Inconnu était un type dans ton genre, sauf qu'il a été envoyé au front. Un type qui faisait comme tout le monde et qu'on a glorifié pour cela.

— Cela te gêne ?

— Pas précisément. C'est un symptôme, voilà tout.

— Nous autres, qui ne voulons pas nous singulariser, nous honorons les héros de la guerre qui ont fait comme nous leur devoir. Mais nous acclamons aussi les héros de la paix. Quand ce sont des personnages importants et qualifiés et non pas de vagues énergumènes comme toi et les « défilistes » de ton acabit.

— Mon cher et courtois Alain Star, j'aimerais qu'on pensât aux pauvres diables qui ont été victimes de la guerre, mais avec plus de pitié que d'admiration. Et que l'on écoute les boniments officiels avec un peu plus de défiance.

— Cela ne te dit rien, la Société des Nations, l'arbitrage obligatoire, les Etats-Unis d'Europe.

— Si, j'y vois d'effrayables menaces la constitution d'un terrible mécanisme à mondialiser la guerre à la prochaine occasion sous couleur de châtier les perturbateurs de la paix (comme en 1914). Et un redoutable resserrement de toutes les puissances coercitives de l'Etat.

— Tu ne veux jamais voir les choses comme tout le monde.

— Et je vois cet autre danger, plus grave encore peut-être. C'est que les masses ouvrières, que l'on abuse en les faisant applaudir à ces moyens illusoire et pernicieux, négligent de penser elles-mêmes à ceux qui seraient efficaces, omettent de préparer leur union internationale efficace contre leurs maîtres et, le cas échéant, se laisseront entraîner une fois de plus. En somme, s'il y avait de nouveau à défendre la paix les armes à la main, comme dit l'autre, que ferais-tu ?

— Je ferais mon devoir, comme l'autre fois. Et toi-même ?

— J'espère que je ferais tout ce qui dépendra de moi pour marquer mon opposition à ce nouveau carnage. Je suis certain de n'y jamais donner un consentement ou une approbation.

— D'autres l'ont fait déjà parmi les tiens, et dont l'opinion avait une autre importance que la tienne.

— Tout à fait d'accord. Si ces grands hommes ont suivi le courant, ça est tant pis pour eux. Tant pis pour la cause à laquelle leur concours a manqué. Mais ce n'était pas une raison pour faire comme eux et hurler avec les loups.

— Toujours la même histoire. Vraiment tu ne trouves pas présomptueux de vouloir ainsi tenir tête à tous ?

— Non, si l'on pense que tous se trompent.

— Pour moi, il vaut mieux se tromper avec tout le monde que d'avoir raison tout seul.

— Il me semble qu'on a déjà dit quelque chose de ce genre...

— Oh ! moi, je n'ai pas la prétention d'innover, plus je suis d'accord avec le plus de gens, plus je suis content.

— Je m'en doute.

— Tu ne peux te douter des satisfactions que j'en éprouve.

— Mais si, je les imagine. Et ta joie de te sentir parfaitement correct et convenable de mise, d'allures et d'idées, d'avoir l'adhésion instinctive de tous ceux qui t'entourent. D'avoir l'estime administrative de ta congrégation et de tes collègues du rayon des soleries des Galeries Minguett.

— De te sentir environné de milliers d'êtres pareils à toi et de pouvoir te regarder dans le premier venu d'entre eux, comme dans un miroir.

— Je suis un garçon intelligent.

— Je le sais. Tu lis de ces journaux qui font afficher qu'ils ne sont pas lus par des imbéciles et qui tirent à des millions d'exemplaires.

— Je sais prendre le bon parti. Non, tu ne sais pas le plaisir qu'il y a à se sentir approuvé par tous. Tiens, lorsque l'on crie : A Berlin, ou Vive Locarno ! et que tout le monde hurle avec nous.

— Tu as l'âme unanimiste. J'ai une amie dans ton genre. Lorsque qu'on passe dans le voisinage, elle va chercher ses copines pour manifester tout ensemble.

— C'est une chienne pour qui j'ai beaucoup de sympathie.

— Me prendrais-tu pour une bête ?

— Loin de moi cette pensée !

— Enfin, trouves-tu drôle de passer pour un fou ou un original ?

— Je m'y résigne.

— Et les idées utopiques, car en fin de compte ce sont des utopies, tu les crois, réalisables ?

— Pourquoi pas ?

— Elles me chiffonnent. Ecoute, le bolchevisme, le fascisme, le surcapitalisme à la yankee avec le « big stick » et le fordisme célébré par des syndicalistes, tout ça se tient, c'est sérieux. L'un ou l'autre peut réussir et a réussi déjà. Il y a des lois, des chiffres, des numéraires, des soldats. Il y a le gros gourdin. Tu ne t'imagines pas ce que c'est agréable de penser qu'on est ou qu'on va être avec ceux qui tiennent le gros gourdin.

— J'ai été quelquefois passé à tabac. J'en ai gardé un très mauvais souvenir.

— Et cela ne te dirait pas de voir d'autres passés à leur tour à tabac ?

— Pas du tout.

— Tu es un original.

— Tu l'as déjà dit.

— Cela m'a l'air bizarre de prétendre vivre sans bureau, sans prisons, sans supplices, sans misère. De prétendre substituer la collaboration libre au travail imposé. Après tout ce ne serait peut-être pas plus désagréable qu'autre chose. Ne me crois pas plus réfractaire à tes idées que je ne le suis.

Je suis prêt à m'y rallier dès que tout le monde les aura adoptées.

— Ton concours nous sera précieux.

— Mais toi-même que deviendrais-tu, toi qui prends un plaisir évident à te trouver en désaccord avec autrui ?

— J'imagine que dans la meilleure des sociétés libertaires il y aurait encore beaucoup de besogne pour des anarchistes.

EPSILON.

Voir en 2^e page :

LE PROGRAMME
DE NOTRE FÊTE
du 27 Octobre

HISTOIRE CONTEMPORAINE LES DEPLACEMENTS DE NOS "HOMMES D'ETAT"

Les journaux nous ont apporté, ces temps derniers, des nouvelles propres à réjouir nos cœurs de Français patriotes. Ça d'abord été, « la fête du blé », inaugurée en grande pompe par M. Hennessy dont chacun connaît la compétence en matière de céréales. Il n'est d'ailleurs, pour s'en rendre compte, qu'à relire le discours qu'il prononça devant une assemblée nombreuse de producteurs de blé et où il célébra avec un lyrisme, auquel nous rendrons volontiers hommage « la noble céréale » (sic) à qui nous sommes redevables de nos vertus nationales. Chacun sait en effet que les Français sont grands mangeurs de pain, et qu'ils poussent même ce goût si loin qu'on en connaît — et qui ne consentiraient pas à bouffer (sauf votre respect) autre chose.

M. Hennessy ne nous a pas dit s'il partageait à cet égard les goûts de ses concitoyens si raffinés ; mais tout porte à le croire. On le vit bien, sans doute, au banquet qui suivit cette manifestation éminemment patriotique absorber force viandes succulentes ; mais rien ne nous dit que ce ne fut pas la preuve de sa défiance à l'égard du chef de l'Etat qui, en face de lui, avalait sans aucun trouble, perdreaux, pâté de foie gras et cochon de lait sans s'apercevoir qu'après de lui, la noble céréale, sous la forme d'un petit pain doré et appétissant attendait, de son bon plaisir, une illustre élaboration et de présidentielles destinées.

M. Doumergue, d'ailleurs, après déjeuner, marqua bien, lui aussi, qu'il connaissait son métier. Mieux encore que son ministre, dans une envolée superbe qui fit tressaillir l'auditoire, il dit la gloire du blé, de la terre qui le nourrit et des hommes qui le cultivent. Il félicita le Bon Dieu qui avait fait pleuvoir cette année de l'eau sur la plaine et des bénéfices dans les coffres des spéculateurs. Il se surpassa tellement dans cette apologie que les paysans qui l'écoulaient bouche-bée étaient persuadés que notre président — tel Cincinnatus — empoignerait les mencherons d'une charrie à l'expiration de son septennat... Attendons pour être fixés ; mais n'espérons pas trop. N'avons-nous pas appris récemment qu'un sénateur (du groupe socialiste, dit-on) avait proposé un projet de loi accordant aux anciens présidents de la République un siège inamovible dans la Haute Assemblée ? Et pouvons-nous compter, sur le zèle, bien connu, il est vrai, de nos députés ruraux et républicains pour écarter le danger d'une telle mesure qui compromettrait irrémédiablement, par une prestigieuse défection, ce « retour à la terre » si nécessaire à l'accomplissement des destinées de notre bien-aimée patrie ?

Notre si sympathique président, après avoir semé la bonne parole démocratique et républicaine parmi les manants, s'en est allé, pour changer d'air, dans la compagnie de personnes de condition évidemment plus relevée : nous voulons parler de S. M. Albert, roi de toutes les Belges, dont on connaît l'attachement pour notre pays et de son épouse, la reine Elisabeth, qui manifesta également, pendant la guerre du Droit, les sentiments d'excessive admiration qu'elle nourrit pour la France.

Heureux Français que nous sommes à savoir qu'on nous aime tant, nous avons été plus satisfaits encore quand nous avons appris que notre très éminent président, après avoir accepté de déjeuner avec les souverains belges et leur famille, avait tenu à leur rendre la politesse, c'est-à-dire à les inviter à leur tour... (je m'aperçois que mon compte rendu pourrait faire croire à des lecteurs mal intentionnés que nos maîtres sont toujours occupés à se restaurer... mais nos camarades savent bien qu'il leur arrive aussi de « travailler », pour notre plus grand bien.)

Cependant, pénible découverte, on s'aperçut que l'ambassade de France de Bruxelles, où la chose devait se faire, ne possédait qu'un matériel indigne d'une si glorieuse réception. On s'empressa donc de faire venir de l'Élysée toute la vaisselle d'argent qu'on y put trouver et qui fut chargée, nous disent les journaux bien informés, dans soixante caisses. Nous ne doutons pas un seul instant que tous les bons Français aient appris avec joie cette nouvelle qui apporte une nouvelle preuve de leur prospérité tout en assurant fermement le prestige national. Grâce à cette heureuse décision, on put donner tout l'éclat qui convenait à une telle manifestation internationale où l'on célébra à l'envi les mérites des peuples belge et français.

Cependant, comme il faut que toute joie finisse et que d'importants travaux attendaient notre Président à Paris, il fallut bien reprendre le chemin de la France. Le voyage d'ailleurs fut excellent. M. Doumergue put dormir et se reposer. Un seul incident est à noter, qu'il d'ailleurs se termina d'une façon charmante. A l'arrivée à la gare du Nord, le Président, toujours souriant, tendit la main au mécanicien du train spécial. On put voir alors l'homme refuser la main qui lui était offerte. On s'empressa, on s'effraya, il y eut comme un moment de stupeur ; les ministres présents roulèrent de gros yeux courroucés et l'on vit M. Chiappe préparer sa matraque. L'affront fait au Président était public et infini. On devait être, pensait-on, en présence d'un de ces dangereux anarchistes qui ne respectent rien, pas même le premier magistrat de la République... Heureusement, il n'en était rien et tout s'arrangea, grâce à Dieu, comme il était prévu au protocole. Voici d'ailleurs en quelques termes le Journal du 13 octobre relate les faits...

« Après avoir remercié M. Savary, directeur de la Compagnie du Nord, pour les attentions délicates dont il a été l'objet au cours de son voyage, M. Doumergue s'approcha de la locomotive ; c'est la poignée de mains classique aux mécaniciens qui hésitent à mettre leur main noire dans les gants blancs présidentiels ; mais M. Doumergue insiste, puis fait descendre les mécaniciens et il s'entretient familièrement avec eux... »

Nous êtes libres à présent, mes camarades,

d'imaginer le dialogue du Président et du mécanicien...

— Très bien, mon ami, très bien, mes félicitations, vous avez conduit parfaitement... Je n'ai pas ressenti la plus petite secousse... Le Président de la République vous remercie...

— ...

— Messieurs, je suis heureux de proclamer ici que la France républicaine et démocratique peut être fière de ses chemins de fer (très bien, très bien, les ministres applaudissent discrètement)... elle peut être fière aussi de son personnel mécanicien !

(Le mécanicien fait ce qu'il peut pour rougir.)

Cependant, derrière les barrières, une foule incalculable attendait le Président, une foule française cette fois, c'est-à-dire plus enthousiaste encore et plus vibrante que l'autre. Elle applaudissait à tout rompre nous dit encore le Journal... « C'est l'heure de la rentrée et les employés et les ouvriers (oui, madame !) sont nombreux devant la gare du Nord à acclamer les deux Présidents. » Ils le font à leur manière si délicate que les mots arrivent indistincts aux oreilles du Président qui se tourne vers le Préfet de Police :

— Qu'est-ce qu'ils ont... Est-ce que parfois ils m'engueuleraient ?

— Non, non, monsieur le Président, ils crient « Vive Doumergue ! »... Ils s'y sont entraînés tout l'après-midi.

M. C.

PROPOS d'un PARIA

La revue Vu vient de lancer au concours dans le but de découvrir un nouveau Sherlock Holmes. Il s'agit tout simplement de répondre (au délai d'un mois étant accordé pour cela) aux questions suivantes :

« Qui a assassiné Rigaudin ? Quand ? Pourquoi ? Comment ? »

Il y a bien ces messieurs de la police qui cherchent depuis plusieurs semaines déjà, les réponses à ces questions plutôt embarrassantes. Mais Vu a plus de confiance dans l'imagination de ses lecteurs. Un jury dont le président n'est autre que M^{rs} Campinchi récompensera les meilleures réponses.

En attendant, le torchon économique du par-fumeur Coty a découvert une autre version de l'assassinat et l'Humanité en reproduit pieusement de longs extraits.

Un « anarchiste repentant », rentier à Lille a déclaré que le meurtre de Rigaudin n'était que la suite logique d'un « suicide » d'Almeryda et de l'assassinat de Mme Blanc.

On se rappelle que Miguel fut trouvé mort dans sa cellule, étranglé par un laet de sautier. Mme Blanc a été également étranglée, et le cou de Rigaudin porte des traces d'une ficelle homicide. Or Mme Blanc fut la concubine d'Almeryda et connaissait par conséquent ses secrets que son fils Frédéric ne pouvait ignorer.

Il n'y a donc pas de doute pour l'anarchiste-repentant-rentier de Lille que ce soit la même main qui ait procédé aux trois opérations.

Et tout cela ne laisse pas de troubler l'Ami du Peuple et l'Humanité qui ne sont pas loin d'accuser la police d'avoir trucidé le comptable et sa mère pour entrer en possession de papiers compromettants.

Il ne manque plus qu'un article massue de Léon Daudet qui a déjà, sur ce sujet, écrit tout un simple farceur.

Mais je retiendrai ce passage de la déclaration de l'imaginaire Lillois : « Que sont devenus tous ceux qui menaient autrefois le mouvement anarchiste en France ? Où pourraient-ils les retrouver ? Ces loups d'autrefois ont évolué, vous seriez bien étonné sans doute de les trouver à des postes où ils ne désirent nullement qu'on évoque le passé. »

Cela indique suffisamment que l'auteur de ces phrases tout « repentant » qu'il est n'est qu'un simple farceur.

Et je voudrais, pour écarter aux détectives amateurs de M. Campinchi de se lancer sur la fausse piste du « crime anarchiste », leur apprendre que Miguel Almeryda au moment où il mourait n'était plus anarchiste et que ceux qui « menaient » le mouvement, les animateurs, les militants de cette époque sont faciles à retrouver. Ils ne pouvaient être compromis par les secrets que détenait Almeryda.

Il doit bien exister encore à la rédaction de l'Humanité quelque ancien « repentant » qui ne me contredira pas.

Reste l'hypothèse du crime policier. Mais cela c'est une chose dont je laisse aux spécialistes le soin de le prouver. Je suis revenu uniquement sur cette affaire parce que la presse cherche à nouveau à y mêler les anarchistes alors qu'ils lui sont complètement étrangers.

Nous l'avions déjà dit une première fois en réponse à certains communiqués tendancieux et mensongers. Mais avant d'en finir, il me plaît de dénoncer les mœurs insanes de tous ces pluri-mis qui se servent d'un cadavre pour développer chez leurs lecteurs les instincts les plus bas.

Quelle bonne affaire que cette malle sanglante et mystérieuse pour tous les nécrophiles qui tirent du crime le plus clair de leur subsistance.

Borghons-nous le nez et passons... vite.

PIERRE MUALDES.

LETTRES DE LOURDES

IV. -- LOURDES ET LE PATRIOTISME

Les prêtres ont toujours eu besoin de la guerre.
F. NIETZSCHE.
(Le crépuscule des idoles.)

J'ai dit dans ma dernière lettre, une caverne de voleurs et d'assassins ; il me reste aujourd'hui à prouver que par une insupportable propagande militariste et guerrière, il se poursuit dans la petite ville pyrénéenne, une campagne ininterrompue pour préparer les esprits à une nouvelle cohomerie sanglante.

Et pourtant, Jésus dont se réclament tous les chrétiens n'a-t-il pas été formel d'après les évangiles au sujet de la guerre ; qu'on se rappelle le jardin des oliviers où il soit de la passion, quand un de ceux qui étaient avec lui, voulant le défendre, tira son épée et qu'il le frappa au front, et que le saint curé d'Arns, ne trouva rien de mieux, appelé comme soldat, que de désoler et le mot n'est pas de moi, car cet événement de son existence a bien ennuyé naturellement tous les biographes de sa vie, et ils ont cherché, pour la plupart, à l'excuser en montrant à sa suite le prétexte de sa maladie ; seulement d'un autre côté M. l'abbé Monnin a raconté dans son livre, approuvé d'ailleurs par Mgr l'évêque de Bayle, que M. Vianney ne craignait pas de dire à qui voulait l'entendre qu'il avait déserté, et il ajoute qu'un jour, où l'on parlait au curé d'Arns de sa croix d'honneur, celui-ci répondit avec une moue très significative : « Je ne sais pas pourquoi l'empereur me la donne, à moins que ce ne soit parce que j'ai été déserteur ».

Certes, ce n'est pas la première fois que l'Eglise se fait la pourvoyeuse des abattoirs nationaux, l'on a pu voir autrefois Mgr Richard célébrer pontificalement à Notre-Dame une messe pour le succès de nos troupes à Madagascar, c'est-à-dire offrir l'oblation du corps du Christ à une multitude de nègres, dont la plupart avaient été évangélisés par des missionnaires catholiques ; mais revenons à Lourdes.

L'idée de soutenir le patriotisme dans la ville des miracles ne date d'ailleurs pas d'aujourd'hui ; lors de l'inauguration de la croix de France, qui se dresse sur le rocher des Espérences, en août 1890, l'on avait pu entendre le père Marie-Antoine, célèbre prédicateur, terminer son allocution par ces mots : « Vous avez bien fait de nommer cette croix de France, car c'est par elle que Jésus mourut, il ne regardait pas Jérusalem, il regardait la France ? » Encore aurait-il fallu que la France existât à cette époque, et que le prédicateur nous prouvât l'orientation de la croix sur le Golgotha, mais personnellement je ne puis que constater que l'on continue de prêcher l'amour de la patrie, chaque fois que l'occasion se présente.

La guerre de 1914-1918, en incorporant de 20 à 25.000 prêtres ou religieux, devait nous montrer comment les disciples du Christ comprennent les enseignements de leur maître, pas un qui fût si fier que de se soit levé pour dire : « Je ne puis tuer un de mes semblables ! » Et s'il y eut des objections de conscience religieuse, ils se trouvaient dans les sectes protestantes, et tout d'un coup de fait, les disciples du Christ se firent réfractaires. D'abord, l'ancien droit ecclésiastique ne tolérât pas que l'homme qui avait été prêtre recevait les saints ordres ; aujourd'hui encore le clerc ou le prêtre qui combat les armes à la main encourt une irrégularité dont il lui faut être relevé par une mesure spéciale de l'autorité compétente, enfin au point de vue chrétien n'y a-t-il pas quelque chose de révoltant, à la pensée que celui qui célèbre la messe est un misérable aux mains tachées de sang. C'est à Lourdes, cependant, que l'on continue cette funeste union sacrée de 1914, celle qui fit changer (oh ! très légèrement) le cinquième commandement de Dieu dans le catéchisme du diocèse de Paris, afin de libérer les consciences catholiques et leur donner le droit de tuer ; celle qui fait se glorifier d'être un meurtrier le révérend père Donceur et qui fait chanter dans les processions qui se déroulent sur l'esplanade, précédées de drapeaux tricolores largement déployés, ce cantique de l'Eglise où il est dit : « Catholiques et français toujours ! » Par exemple, je n'ai jamais compris pourquoi les pèlerins de nationalité étrangère ne chantaient pas également : « Catholiques et allemands toujours ! ou catholiques et chinois toujours ! » Seulement l'on évite d'organiser des pèlerinages de nationalités différentes en même temps et même dans le cas, l'opportunisme des cléricaux trouve moyen de s'entendre sur le dos des pèlerins imbeciles.

Ayant donc posé au massacre général de 1914, avant par l'exaltation du sentiment patriotique, pendant la publication de deux volumes intitulés : « La Guerre allemande » et, « Le Catholicisme et l'Allemagne » et les Alliés devaient la conscience chrétienne, il a fallu encore, que l'on tirât un bénéfice matériel et moral de l'événement provoqué, et l'on a tout, pour cela, le monument de la reconnaissance matérielle, ou de la victoire, qui est au point de vue religieux, ce que le tonneau sous l'Arc de Triomphe est au point de vue civil.

Ce monument, dont la première pierre fut posée le 19 septembre 1919 par Mgr Lapon se trouve dans la prairie à gauche de l'esplanade en entrant, il consiste en une pyramide de marbre tronquée rappelant le cénotaphe, érigé sous l'Arc de Triomphe en juillet 1919, flanquée d'une chapelle au nord, et dans les fondations se trouve une crypte. Pour cette crypte ? Oh, c'est très simple : il a été entendu que moyennant 150 fr., les familles auraient le droit de faire graver en mosaïque, sur les murs qui revêtent l'intérieur de ce monument, les noms d'un de leurs morts au front ou disparus ; mais il fallait d'un autre côté escompter également 150 francs aux familles dont les parents étaient revenus. De cette combinaison, sont sorties la chapelle des souvenirs pour les morts et la chapelle de la reconnaissance au-dessus pour les vivants. Par exemple, je ne sais ce que doit penser un Allemand ou un Autrichien, quand il lit dans Lourdes religieux, écrit par un pieux chanoine, que la Blanche madone s'est montrée pour la Germanie barbare et luthérienne plus terrible qu'une armée rangée en bataille. Comme pendant à ce monument, je conseillerais aux bons pères de la grotte, de faire ériger par les catholiques allemands et autrichiens un semblable monument de l'autre côté de l'esplanade, intitulé par exemple : monument de la pénitence et du souvenir, il y aurait naturellement : crypte, chapelle et inscription des noms de « feldgrau » (poulu allemand) enfin, l'on pourrait développer ce thème, devant les pèlerins des empires centraux, qu'ils eussent été vainqueurs.

s'ils avaient montré plus de ferveur dans leurs prières. Le comble c'est que l'on trouverait des inscriptions et sûrement de fort nombreuses à 150 marks, ce qui prouve que la bêtise n'a pas de patrie. Je suis descendu dans la crypte, j'ai vu la chapelle, et les murs de l'une comme de l'autre sont déjà recouverts d'inscriptions ; ainsi, c'est avec les noms de leurs victimes que les bourgeois attendent encore d'autres victimes, celles des générations futures. Par exemple, au milieu d'un pilastre s'étale un médaillon portant ce nom : André Tardieu, il faudrait préciser, jamais M. Tardieu n'a eu la moindre idée de se faire tuer pendant la guerre, il préfère discurrir à Delle, licher ses livres sur les militaires et préparer la prochaine.

En plus de l'influence morale, il y a un petit bénéfice à tirer de cette idée, si seulement 50.000 poires mordent à l'humour (et il y a suffisamment de surface de murs pour arriver à ce nombre) ça fera 7.500.000 francs qui rentreront dans les caisses des mercenaires des morts, et je ne compte pas les souscriptions supérieures à 150 et celles qui ne comportent pas de médaillons. J'ai également entendu prêcher devant ce monument. Un moment j'ai cru que celui qui parlait allait s'élever contre le meurtrier, peut-être allait-on enfin maudire l'assassinat et bénir la paix ; nullement, sa harangue sentait plutôt l'archevêque Turpin de militariste mémoire que le docteur de François d'Assise. Il développa le thème que le sacrifice n'est pas inutile, que nous avons grâce à lui la sécurité dont nous jouissons, il préconisa d'être docile aux enseignements des prêtres (naturellement) et parlant des soldats, il répéta les sacrilèges paroles : « que nous devons moins les pleurer, que de les suivre ! c'est-à-dire pour traduire en pensée, que nous devrions demain remettre la paix au droit, la civilisation ou quelque idéologie du même genre ».

Et je pensais malgré moi, que le sacrifice n'avait pas été inutile pour tout le monde en effet, puisqu'il permettait de recueillir de fructueuses souscriptions, puisqu'il avait réinstallé la gent cléricale dans les sinécures d'où elle avait été chassée auparavant, et devant ce prêtre prêchant la haine et le militarisme assassin, il ne me restait plus qu'à m'en aller ; c'est alors, que se détachant en blanc, sur le vert de la prairie, je vis la statue de ce Jean-Baptiste Vianney, plus à croire, sans doute, et à écouter que ce gros curé apocryphe et il me sembla qu'il me murmurait à l'oreille : « Si la guerre éclate n'hésite pas, fais comme moi, déserte ! »

Il ne nous reste plus maintenant qu'à tirer les conclusions de nos constatations ; ce sera l'objet de notre prochain article.

RENE GHISLAIN

N. B. — Les journaux nous apprennent qu'une voyante, la nommée Siroppa Maria, demeurant à Béziers, vient de se découvrir des dons de clairvoyance : son moyen consistait en imposition de mains sur les malades avec une invocation à la Vierge. Effectivement, plusieurs personnes déclarent avoir été guéries par cette femme, seulement au lieu d'être encouragée, la voyante vient d'être appelée chez le juge d'instruction, malgré qu'elle ne prélève aucun salaire pour opérer. Dire que si les habitants de Béziers savaient y faire, leur ville deviendrait un lieu de pèlerinage célèbre et le fait que nous relatons une source de revenus, qu'ils n'ont donc attentivement les débris de Lourdes et qu'attend un vain pour faire paraître : « L'Art de lancer une voyante d'après la méthode Peyramale ».

R. G.

LISEZ ET FAITES LIRE

le livre par excellence
de propagande anarchiste :
PAROLES D'UN RÉVOLTÉ

par Pierre KRÓPOTKINE

PRIX : 6 Francs

Franco recommandé : 7 Fr. 25

En vente à :

LIBRAIRIE D'EDITIONS SOCIALES

ROUTIERS

Tout le jour, on a vu passer les coureurs de course de plusieurs centaines de kilomètres.

Au sommet des machines, au haut des individus qui font passionnément corps avec elles, apparaissent des cous tordus en arrière, des faces pourpres et ruisselantes, des yeux fous d'effort et de volonte.

A la suite de ces coureurs, et autour d'eux, un peuple d'autres cyclistes accouru pour partager un temps de la même peine, pédale, s'épuise, geint bravement dans les côtes, ahane sans défaillance contre la pous, sière et le vent.

Et chaque semaine, et chaque jour, et constamment, d'un bout de l'Europe à l'autre, il se produit cette même affirmation de la quantité de labeur, de persévérance, et même d'héroïsme, de ces hommes de toute catégorie sont capables, quand l'entreprise à laquelle ils s'emploient est de nature à leur plaire.

Aussi, n'est-ce pas la société, sa négation, et sa routine qu'il faudrait rendre responsable de l'incapacité dans laquelle on voit rester tant de ressources de l'être humain ? Non, l'homme n'est ni lâche à la besogne, ni paresseux, ni indolent, il est seulement ennuyé par ce que la société lui donne à faire. Et les diverses particularités des tempéraments se rebute parmi le nombre restreint des tâches que l'ordre établi propose à leur choix d'accomplir.

Il incomberait, semble-t-il, à l'Imagination des organisateurs sociaux, comme à celle des inventeurs, de découvrir les utilisations possibles de tant de bonnes volontés, d'ardeurs prodigieuses, de courages physiques. Ces éléments, avant l'adoption de la bicyclette, restaient inconnus, à l'état latent ; et, faute d'un but ingénieux et meilleur, ils se dépensent aujourd'hui stérilement sur route.

Ah ! faire travailler l'homme à ce qui l'amusait, employer ses muscles, ses nerfs, ses générosités de force, son abondance de mouvements dans le sens qui leur conviendrait, cela serait d'une sollicitude et d'un art maternels. Mais la société n'a jamais été la mère de l'homme. Elle est sa pionne, sa patronne.

PAUL HERVIEU.

(Journal, 22 juillet 1895.)

LE VŒU DE CHASTETE

Prix, 6 fr. ; franco : 7 fr. 05

DIMANCHE 27 OCTOBRE 1929
à 14 h. 30, à "LA BELLEVILLOISE"
SALLE LÉNINE
25, Rue Boyer (Métro Martin-Nadaud)

GRANDE MATINÉE ARTISTIQUE

au bénéfice du "LIBERTAIRE"

AVEC LE CONCOURS DE

Mmes CARLOTITA et Jane MONTEIL
de la Muse Rouge

COLADANT

SIGRIST

Félix GIBERT

Andrée GIRE

de l'Odéon

du Théâtre de l'Œuvre

Mario VARELLI

M. de VIERVILLE

de l'Opéra

de la Gaité Lyrique

Les Chansonniers

LOREAL et Charles d'AVRAY

Régisseur : BICOT

Au piano : Mm CAPAUMONT

LA PAIX CHEZ SOI

Pièce en 1 acte de Georges COURTELINE

Interprétée par Mme Andrée GIRE et Félix GIBERT.

On peut se procurer des cartes : 72, rue des Prairies, Paris
ENTRÉE : 5 FRANCS — GRATUITE POUR LES ENFANTS

Le programme détaillé sera rendu au bénéfice de l'ENTRAIDE

Le Capitalisme et l'Etat contre la Nation

(Suite de la première page)

C'est bien la liquidation dernière de la biologie patriotique. La poire mûre tombe d'elle-même. Les « fruits de la victoire » sont engrangés. On fait place nette pour une nouvelle guéguerre qui rapportera d'autres fruits sanglants. Un petit air locarnien et pan-européen, assoupit ce qui peut rester de pensée en éveil chez ceux qui ont vécu la tragédie. Les couches nouvelles s'en battent l'œil et quand les temps seront révolus, à leur tour « elles entreront dans la carrière ». Ainsi l'histoire est un perpétuel recommencement fatal aux peuples vieux.

La France est un vieux peuple. Ses dirigeants le conduisent à l'abîme. Il faut marquer les étapes de cette descente au tombeau.

La vieille Patrie française, annexée au Comité des Forges et gouvernée nominativement par des démocrates, ne parvient ni à se faire aimer, ni à se faire supporter par les populations sur lesquelles s'établit son administration. Elle suscite dans les minorités territoriales avoisinantes ses frontières un vif sentiment répulsif, voyez l'Alsace, voyez la Sarre ! Peut-on parler alors de prestige national ? Sans que les qualités et les défauts du peuple français soient en cause, la France actuelle par son abject gouvernement, par sa bureaucratie tyrannique, par sa trassière, j'enfichiste, irresponsable, par son capitalisme routinier, avare et vorace, soulève l'hostilité générale là où elle prétend dominer, tandis que face aux grands Etats, elle est réduite à la plus humble des conditions, traitée comme une dominion et, en quelque sorte portugalisée. Les Américains, les Britanniques parlent ferme et le Signor Mussolini lui-même sait se faire entendre à Paris.

Voilà où en est la patrie française ! Voilà ce que la victoire du Comité des Forges a fait de la dignité et de la grandeur nationales !

Certes, nous ne gémissons pas de cet amoindrissement national, nous ne nous indignons pas d'un état de choses qui ne fait que confirmer nos jugements sur l'idée de patrie traditionnelle, sur le patriotisme, religion d'Etat, sur le sentiment national, dont le capitalisme se sert comme d'un levier pour perpétrer ses brigandages extra-territoriaux. Tout cela est dénoncé, flétri, condamné sans retour par la raison et par les faits.

Mais il faut tourner le fer rouge dans la plaie. L'Etat démocratique, plus que tout autre anémie la nation. Par l'extension de son parasitisme, par la persécution fiscale qu'il exerce sans frein ni mesure, il organise le régime de vie chère. En dotant le capitalisme de monopoles et en lui fournissant les moyens de cumuler les profits, il crée en surface l'apparence de la prospérité, tandis qu'en profondeur le paupérisme et la misère font des ravages.

Le Français d'aujourd'hui fournit près de 40 % de son revenu à l'Etat, alors que l'Anglais dont le revenu est trois fois plus élevé et l'Allemand lui-même, supportent péniblement 25 % de charges.

Quand un vieux pays comme la France est à ce point frappé dans ses sources vives c'est pour lui le commencement de la fin. La race s'éteint et dégénère. La virilité et l'initiative dans les individus s'effacent. Tout se rapetisse, tout devient mesquin. Avec d'énormes moyens matériels on réalise que de petites choses. La nation de-

vient une nation de cadres. Chacun cherche pour ses fils un abri sous l'aile de l'administration nourricière. C'est un sauve-qui-peut général vers le fonctionnarisme. Or l'histoire enseigne que les plus brillantes civilisations ont subi l'invasion des barbares colonisateurs ou guerriers, aux âges de décrépitude, quand l'aveuglement et la corruption régnaient en haut, tandis que le marasme intellectuel, moral et physique, s'étendait comme un linceul sur le peuple.

Si nous n'en sommes pas encore là, en France, nous dégringolons très vite et nous pouvons nous fier à l'Etat et au capitalisme pour accélérer la chute. Il ne faudrait pas s'en plaindre si le « Barbare » apparaissait porteur de flambeaux avec le signe apparent d'une civilisation salvatrice. Mais on n'est jamais si bien sauvé que par soi-même et c'est pourquoi il importerait de remonter aux vieilles sources historiques d'individualisme et d'énergie qui, malgré les éclipse et les escamotages successifs qu'elles ont subies, ont fait tout à la fois la grandeur et l'honneur du peuple de France, du vrai peuple.

Nous gardons cette illusion de croire qu'il est encore susceptible de réveil.

RHILLON.

Selon votre vouloir Camarades

D'après les renseignements qui nous parviennent d'un peu partout, il apparaît que la parution du « Libéraire » sur grand format a été bien accueillie. Et de nombreux amis nous demandent de faire en sorte que le journal ne revienne plus à son précédent format.

Nous ferons bien tout ce que nous pourrions pour éviter ce malheur-là. Mais nos possibilités sont limitées ; elles augmentent... ou diminueront selon votre vouloir, camarades lecteurs.

Augmentez nos abonnements, grossissez notre souscription, et cela hardiment. Faites que nous paraissions sur grand format ces semaines-ci et, par la suite, l'élan étant acquis, ça ira mieux.

VIENDE PARAITRE :

SEBASTIEN FAURE

LA LIBERTÉ

(Son aspect historique et social)

Prix : 50 centimes

Prix spéciaux

pour les Groupes et Organisations

50 exemplaires	22 francs
100 —	40 —
500 —	180 —

Adresser les commandes à la Librairie d'Éditions Sociales, 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

RECTIFICATION

Notre camarade Max Nettlau nous prie de dire qu'il n'est pas l'auteur de la brochure *Quelques idées fausses sur l'anarchisme*, brochure dont nous lui avions prêté la matérialité sur la foi d'une tradition orale, dans un récent article. La signature M.-N. qui est sur cette brochure n'est pas la sienne, c'est celle du docteur J. A. Mayron, camarade russo-juif de New-York.

Par ailleurs, le camarade nous prie de dire que l'ouvrage de Rudolf Rocker sur Johann Most, d'abord paru en allemand, a été traduit en espagnol. — Barcelone.

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

UN CRIME ABOMINABLE

dans les prisons de la 3^e République
Tous les travailleurs manuels, intellectuels, les gens de cœur, sans distinction d'opinion, se feront un devoir d'assister au

MEETING

qui aura lieu le samedi 19 octobre, à 20 h. 30

à Puteaux

SALLE MUNICIPALE,

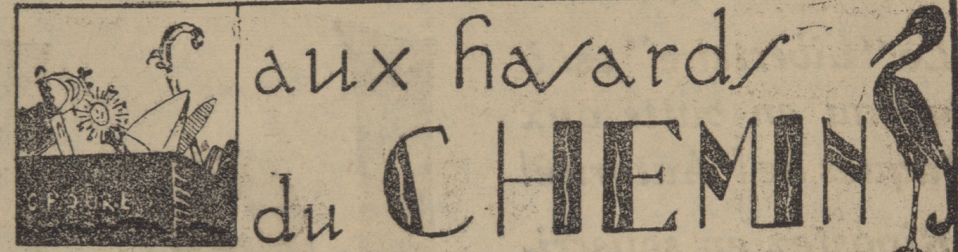
22, RUE ROQUE-DE-FILLOL

avec le concours des camarades

LE PEN et OLIVE

du Comité de Défense Sociale

qui exposent l'affaire GIMENEZ



UNE IDEE FIXE

Tous les journaux ont relaté les péripéties du raid « glorieux » de Costes et Bellonte qui valut à « la France » le record de la plus longue distance en ligne droite détenue jusqu'alors par des aviateurs italiens.

Tous les journaux, y compris l'Humanité, donneront les détails de cette envolée magistrale qui réunit, d'un coup d'aile la France et la Chine. Le journal des masses signale même que Costes et Bellonte furent plutôt fraîchement reçus par les Chinois et en profita pour vanter la courtoisie des autorités soviétiques.

Or, voici que, d'un seul coup, tout est changé. Costes et Bellonte, les hardis pionniers de l'air, les prisonniers des Chinois sont devenus les pires agents de l'impérialisme. Et le jour « des masses » qu'aucun ridicule n'effraye plus n'a pas craint d'imprimer en gros caractères : « La liaison Paris-Kharbine, réalisée par le Point d'interrogation » est une menace contre l'U.R.S.S.

« Présent d'abord comme une tentative sportive, le raid de Costes et Bellonte prend de plus en plus un caractère d'agression contre l'U.R.S.S. Les deux aviateurs viennent de fournir l'assurance aux impérialistes français et chinois qu'une liaison rapide pouvait être réalisée pour une attaque concentrée contre le grand Etat prolétarien ».

Voilà ce qu'on a pu lire dans l'Humanité. C'est tout simplement idiot !

Cela devient une obsession. Tout se ramène à cette idée fixe : l'attaque de l'U.R.S.S.

« Eckeren veut-il aller au Pôle Nord ? raid militariste et par conséquent... Mac Donald part en Amérique ? Florimond perd ses longrons à Japy ? Racamond est arrêté ; il pleut ; le volcan crache sa lave ; les loyers augmentent ; à la rigueur, ça n'est pas utile de vous creuser les méninges. L'explication de ces divers événements est toute trouvée : manœuvres impérialistes pour écraser cette pauvre U.R.S.S. »

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il se trouve des lecteurs de l'Humanité qui ne se sont pas encore aperçus qu'ils étaient à mis en boîte... et comment !

Le Romanichel.

L'HUMAINE REPRESSION !...

Un type qui ne doit pas rigoler souvent, c'est le colonel Dommanget qui écrit dans le *Matin*, sous le titre : « La Philosophie de la Répression », que « la sévérité est, en fin de compte plus humaine que l'indulgence ».

Ce qui importe, dit-il, c'est de faire pénétrer dans les esprits « la conviction de la très mauvaise affaire constituée par la faute ».

Pour fortifier cette conviction, rien de tel que la répression. Ce qui l'affaiblit, ce sont « des considérations comme l'espoir de l'impunité, la confiance dans la mansuétude des juges et dans les mesures qui se nomment grâces, remises de peine, amnisties, adoucissement du régime pénitentiaire, etc... ».

Ce colonel raisonne, évidemment comme une vieille baderne pourvoyeuse de caponnière ou de bagne, mais il se trompe. La répression ne sert à rien.

LE COMLOT

Le gouvernement fait poursuivre, malgré toute sa stupidité, l'instruction du complot communiste.

P. Vaillant-Couturier, malade, a été remis en liberté, mais sans doute en compensation, Racamond a été arrêté.

Il n'est pas possible que cette comédie dure encore bien longtemps. En attendant, le juge interroge. Et voici la conclusion de la déclaration du « camarade » Gourdeaux, secrétaire de la Fédération Postale Unitaire :

« C'est ce complot permanent de tous les réactionnaires, de tous les conservateurs sociaux, aidés par les traitres à la classe ouvrière, socialistes, anarcho-sindicalistes, réformistes, ligues syndicalistes de Pierre Monatte « révolutionnaire repent », que nous dénonçons, grâce au procès qui est ouvert, un pas en avant de plus est fait et notre voix portera haut et loïn... »

Pauvre Gourdeaux, va !...

L'HOMME DU JOUR

C'est M. Bessedovsky, ambassadeur par intérim du Gouvernement des Soviets qui en un tournoir est devenu l'un des plus incriminés pisseurs de copie antibolchevique qu'il soit.

Il est évident que, par ses fonctions, le monsieur en savait long sur le mic-mac de la propagande russe en France, baptisée ou ne sait trop pourquoi communiste.

Aussi les journaux bourgeois se l'arrachent. Il ne pourra certainement pas suffire à la commande. Il n'est question que de tcheka, d'extraditions, etc., etc.

Emmanuel Bourcier a poussé l'indiscrétion un peu loin. Il a demandé au « communiste repent » s'il y avait des cadavres dans les jardins de l'ambassade !...

Bessedovsky qui pourtant, est loin d'être Normand n'aurait répondu ni oui ni non...

Des cadavres... br... Enfoncée, l'affaire Rigaudin !...

Mais quelle histoire de brigands dans laquelle il nous est difficile de couper.

SUR UNE EXCLUSION

Il était une fois 3 conseillers municipaux communistes qui avaient nom Duteil, Laporte et Lauze. Or, douds d'horizons nouveaux, ces Messieurs s'en allèrent sur le beau Danube bleu, à Budapest pour préciser, en compagnie de fascistes et de social-fascistes (style Humanité), aux frais de la princesse, c'est-à-dire à nos frais.

Bien entendu, lorsqu'ils partirent, la P. C. ne l'ignora pas. Mais, à la suite d'articles de presse (celle-ci deviendrait-elle vertueuse ?) dévoilant les combines, la Direction du Parti, après avoir sommé les susnommés de remettre leurs mandats (les « drôles n'en eurent garde, comme vous devez penser), la Direction du Parti décida d'exclure Duteil, Laporte et Lauze. Pourtant, il n'y a pas tant de membres dans ce Parti... Mais, nous attendons l'exclusion du camarade Berthon, parti en villégiature à Alger, en compagnie du grotesque réactionnaire d'Alger. Nous attendons. Mais nous risquons d'attendre longtemps...

POUR L'ASSIETTE AU BEURRE

Le parti radical prépare son grand congrès. C'est dire que les polémiques vont leur train. Les concentrationnistes ont entamé la lutte contre les cartellistes qui ne veulent pas de compromissions à droite ce qui n'empêchera pas leurs leaders d'accepter tout les portefeuilles qu'on voudra bien leur offrir.

Ah ! si les socialistes voulaient enfin participer au pouvoir et cesser la politique de soutien. Quel beau cartel nous ferions ma chère !...

Pourtant l'idée de la participation socialiste au pouvoir fait son petit bonhomme de chemin. Voilà Barthé qui vient de s'en déclarer partisan. Il y en a d'autres qui voudraient bien mais qui n'osent pas.

Vous dites qu'ils en veulent tous, de l'assiette au beurre ? Mais non, c'est pour faire notre bonheur, pas moins...

QUI VEUT SE CONVERTIR ?

Les amis de l'U.R.S.S. organisent à l'occasion du 12^e Anniversaire de la Révolution Russe un grand pèlerinage au pays des Soviets.

On se souvient du dernier qui eut lieu en octobre 1927 à l'occasion du 10^e Anniversaire qui nous valut la farce de « l'anarchiste » touché par la grâce de la dictature prolétarienne, et tant et tant de discours sur un tas de choses plus mirobolantes les unes que les autres, en omettant, bien entendu de nous renseigner sur le sort de nos camarades envoyés aux lieux de déportation.

On remet ça cette année. Qui veut se convertir ?

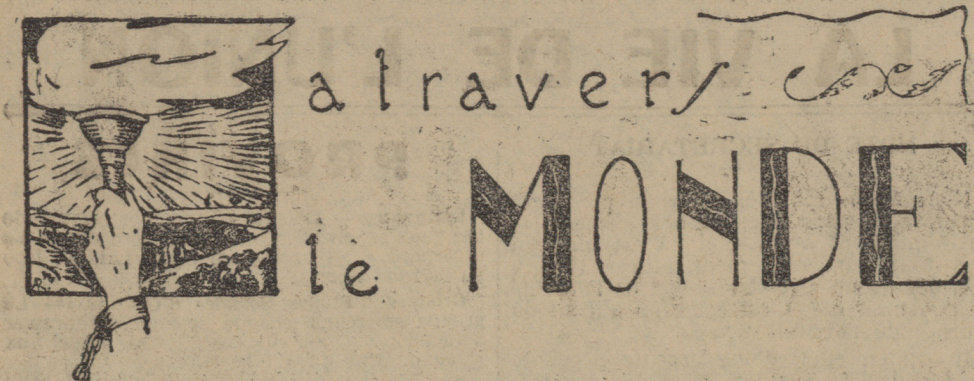
DES PRECISIONS

Oui, mais cette fois, il y a des conditions à remplir. Plus de « surprise » possible. Il faut être converti d'avance et avoir prouvé dans les organisations prolétariennes ou à l'entreprise un attachement à l'Union Soviétique.

Il faut par surcroît « prendre l'engagement de militer activement au retour dans l'association des amis de l'Union Soviétique ou dans les autres organisations prolétariennes ».

Il faut donc, par conséquent, être convaincu à l'avance que tout ce qui se passe en Russie est parfait, que la répression y est inconnue, que l'exploitation a disparu, enfin que tout y est pour le mieux dans la meilleure des républiques. A quoi bon, alors, dépenser 200.000 francs de voyage jusqu'à la frontière russe et causer au conseil des syndicats de l'U.R.S.S. des frais inutiles.

Il est vrai que tout le monde ne peut pas aller



EN ESPAGNE

LE CHOMAGE

S'il fallait en croire les dictateurs espagnols et leurs thuriferaires, la situation des travailleurs serait en tous points excellente. Le Gouvernement se flatte d'avoir résolu la question sociale. Nous avons vu, dans un récent numéro, que le mouvement révolutionnaire ne désarmait pas. Aujourd'hui, nous parvenons à Madrid, des informations permettant de savoir exactement la vérité. En réalité, le chômage est assez développé dans la péninsule ibérique. A Barcelone, 50.000 ouvriers qui avaient travaillé pour l'Exposition Internationale (qui s'est tenue dans le parc de Montjuich de sinistre mémoire), ont été brutalement congédiés. A peu près le même nombre de travailleurs chôment à Séville. Dans les provinces de Huelva, de Murcie, d'Almería, on signale de nouveaux cas de chômage, qui montrent l'instabilité du régime. Remarquons en passant que les subventions gouvernementales ont surtout été employées à améliorer les dividendes des actionnaires, et non pas à rationaliser le matériel. Ainsi, les affirmations niant le chômage apparaissent plutôt grotesques en présence des faits. En ce qui concerne les salaires, la situation du prolétariat est aussi mauvaise. Un salaire de 3 à 4 pesetas est nettement insuffisant, si l'on songe que le minimum de vie reconnu officiellement est de 5 pesetas. Si l'ouvrier a de la famille, on voit dans quel état il se trouve. On s'explique alors pourquoi l'émigration vers la France, le Maroc, l'Amérique du Sud est si grande. C'est que les travailleurs des champs ne sont pas mieux traités que leurs frères des villes et ne reçoivent aucun secours des gouvernants. Ceux-ci, au contraire, sont favorables à l'émigration.

Pourquoi l'homme ait-il satisfait aux obligations militaires, on est bien aise de le laisser partir. Si l'Espagne est si heureuse, on ne s'explique pas pourquoi les prolétaires quittent leur pays au rythme de 10.000 environ tous les 6 mois. Voilà le meilleur démenti aux administrateurs des méthodes fascistes.

EN ARGENTINE

VERS UN DEUXIEME CONGRÈS ANARCHISTE

La Bibliothèque Emile Zola de Santa-Fé a pris l'initiative de convoquer un congrès anarchiste régional afin de réunir, du 15 au 20 octobre, les divers comités libertaires dans une fructueuse discussion de doctrine et de méthodes, d'idées et de suggestions. Les groupes anarchistes locaux de la région ayant reconnu la nécessité de ce congrès, une Commission d'organisation s'est formée et le date du congrès a été fixée à mi-février à Santa-Fé.

La Commission, composée de 4 délégués, groupements et bibliothèques libertaires, se réunit deux fois par semaine et invite tous les camarades anarchistes de la région à participer à ses travaux préparatoires.

Un ordre du jour a déjà été fixé, dans les grandes lignes tout au moins, et que nous croyons intéressant de reproduire ici :

- I. — Rapport sur le mouvement anarchiste international.
- II. — L'exclusivisme sur le terrain social. L'idée de l'exclusivisme et du monopole de la vérité à l'intérieur des diverses tendances du socialisme. Un anarchiste peut-il aussi l'accepter ? Quelle doit être la ligne de conduite, avant et après la révolution, vis-à-vis des courants sociaux distincts qui coexistent.
- III. — L'anarchie et les diverses solutions données au système économique de production, de répartition et de consommation. Doit-on proposer un système unique ou bien laisser adopter le résultat de la libre expérimentation ?
- IV. — Le militarisme : a) en Argentine ; b) les progrès matériels et moraux face à la dictature et la guerre ; c) quelle doit être la tactique des anarchistes dans la lutte contre le militarisme ; d) leur attitude devant la menace d'une dictature et après le coup d'état éventuel ?
- V. — La propagande suffit-elle ? L'action constructive immédiate et la préparation révolutionnaire.
- VI. — Conception morale et fondamentale de l'anarchisme au point de vue individuel, familial et social.
- VII. — L'école, l'enfance, l'écriture infantile.
- VIII. — Idées et suggestions pour régu-

TRIBUNE DU MILITANT

PROBLÈMES D'ACTUALITÉ

Parmi toutes les questions qui se posent au militant libertaire, l'état déplorable dans lequel végète notre mouvement, est certes une des plus angossantes. Elle n'est pas neuve, et depuis des années que cela dure, on est obligé de reconnaître qu'il ne s'agit pas d'une crise passagère, mais d'un malaise qui se prolonge et qui n'a pas de fin. On pourrait se contenter de déplorer un tel état de choses et d'espérer qu'avec le temps s'opérerait un renouveau ; ce serait bien commode, mais aussi bien inutile ; car tout cela, c'est déjà fait et ne peut que se renouveler. On a donc le devoir de chercher les causes profondes du malaise et de chercher à les éliminer.

On a l'habitude, parmi nous, d'incriminer fortement l'attachement de l'ouvrier à l'agriculture et la division opérée par les partis politiques et l'on a raison. Après la guerre, du fait, parallèlement à la stabilisation du capitalisme, s'est opérée un désintéressement qualitatif de la classe ouvrière, vis-à-vis des problèmes sociaux. L'insécurité économique a donné naissance à une mentalité nouvelle, à un appât d'acquiescement, facteur stimulant d'accommodement au régime. Nombreux sont les travailleurs qui, au lieu de se battre, se contentent de subir, et ce qui n'empêche pas qu'une réforme des méthodes en usage est nécessaire, puis qu'au sein de la classe ouvrière, il y a une perpétuelle adaptation au cours des événements.

Notre ennemi, le régime capitaliste, évolue sans cesse, et c'est dans son évolution que nous devons nous adapter. Il ne s'agit pas ici, de réviser le fondement de notre doctrine de notre base à base dogmatique, comme le marxisme par exemple, mais d'essayer de la rendre plus concrète, plus vivante, plus actuelle. Pour cela, nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social, nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social. On objectera le manque de forces et de moyens. Mais nous devons nous adapter à la situation présente, nous situer face aux problèmes sociaux qui se posent, non pas selon le mode individuel, mais en tant que mouvement social.

LA PÉNÉTRATION AMÉRICAINE EN FRANCE

Il nous est arrivé déjà de souligner le caractère agressif du capitalisme américain. Or, il semble, qu'actuellement, d'après les indications qu'il nous arrive de trouver dans la presse, que la concurrence faite aux capitalistes européens et que la politique des hauts salaires, qu'ils veulent pratiquer en Europe, contribueront, dans une certaine mesure, à rabattre les prétentions de nos industries, les obligent ainsi à pratiquer des méthodes de production plus rationnelles, tout en augmentant la capacité d'achat de l'ouvrier.

Voici les faits :

L'industrie automobile américaine n'est pas moins que de nous entraîner dans son cycle de production. La maison Ford qui est toujours à la recherche de débouchés, de marchés nouveaux, a vu dans la vieille Europe un terrain propice à la mise en pratique de ses théories économiques (qui ne sont pas nouvelles, disons-le en passant) consistant à créer du bien-être par les hauts salaires, à augmenter la capacité d'achat de l'ouvrier. Son but est de construire des usines dans toutes les villes importantes d'Europe et de payer aux ouvriers européens les mêmes salaires qu'aux ouvriers américains.

La loi intentionnelle la direction de la Ford motor de Londres demandait au Bureau International du travail de lui fournir la documentation nécessaire afin de comparer les salaires européens et les salaires américains ainsi que leur pouvoir d'achat respectif.

Lorsque l'industriel américain E.-A. Filene, qui est en outre un économiste, connaît ce projet, il offre au Bureau de Genève 25.000 dollars afin de payer les frais de l'enquête.

Je fais cette offre, dit-il parce que c'est l'intérêt des industriels américains possédant des usines à l'étranger, que le pouvoir d'achat des peuples de l'Europe soit accru.

Il est évident, toutefois, de s'imaginer les industriels américains capables de payer immédiatement des salaires « astronomiques » mais, sans nul doute, leur technique au point de vue industriel est supérieure à la nôtre et même à celle de l'Europe. Nous pourrions offrir des salaires inconnus des autres usines européennes.

Pour nous, qui connaissons nos méthodes de production, nous sommes convaincus que notre normalisation n'est pas le meilleur de leur rationalisation. Nous cherchons plutôt le rendement maximal de l'ouvrier ; au lieu de l'aider par la machine, l'ouvrier l'organise le surmenage plutôt que le rendement.

Cette tentative, si elle est faite, ne pourra être préjudiciable qu'à nos industriels qui s'engageront à l'entraver par tous les moyens. Peut-être alors verrons-nous des grèves qui ne seront point désintéressées, sous le prétexte que le « caractère » français n'est pas « fait » pour pratiquer certaines méthodes de travail. Mais attendons les faits. En tout cas nous n'avons pas à défendre dans cette circonstance un patriotisme dont l'égotisme sordide à l'égard des travailleurs n'est plus à dénoncer.

Mais la Ford motor ne se prévaut pas de sentiments philanthropiques pour s'installer en Europe. Ford, comme la General motor essaye de tourner les tarifs douaniers qui pèsent sur l'automobile étrangère à l'Europe. Il tente donc de construire ses voitures chez nous afin de bénéficier des mêmes avantages douaniers que nos industriels.

Si Ford réussit sa tentative il offrira à la France, à ce pays des voitures de première concurrence tout en payant aux ouvriers des salaires élevés et cela grâce à deux facteurs :

1° Sa grande série ; 2° et la mise au point de sa fabrication. Or ces deux facteurs nos industriels n'y peuvent prétendre. L'un, d'abord, la grande série, les automobiles pour égaler la quantité en série de Ford ou de Pontiac (General motor), ensuite la rationalisation est une chose trop jeune pour les industriels français pour être au point. Sur ce terrain-là, ils sont battus d'avance par les américains.

Quant à la mise au point, c'est une autre affaire. Les américains ont une longue expérience, ils ont acquis, en outre, un moyen de transport, en regard de ceux d'un Ford ou de la General motor dont le budget est supérieur à celui de l'Etat français (plus de 2 milliards de dollars).

General Motor tente, elle aussi, de s'insinuer en Europe mais d'une autre manière. Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

C'est un moyen d'étrangler ou d'acheter la production européenne. On s'y a intéressé.

Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

C'est un moyen d'étrangler ou d'acheter la production européenne. On s'y a intéressé.

Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

C'est un moyen d'étrangler ou d'acheter la production européenne. On s'y a intéressé.

Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

C'est un moyen d'étrangler ou d'acheter la production européenne. On s'y a intéressé.

Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

C'est un moyen d'étrangler ou d'acheter la production européenne. On s'y a intéressé.

Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

C'est un moyen d'étrangler ou d'acheter la production européenne. On s'y a intéressé.

Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

C'est un moyen d'étrangler ou d'acheter la production européenne. On s'y a intéressé.

Des bruits ont couru, l'an passé, que certaines grandes marques tricolores avaient été achetées par elle. C'est en tout cas le moyen qu'elle a choisi. Elle vient d'acquiescer pour la somme de 127 millions de marks soit 720 millions de francs le contrôle de la marque Opel qui est la firme allemande la plus importante et celle dont les procédés de fabrication sont peut-être les plus au point de toutes les usines d'Europe.

Les Origines et les bases DE L'INSURRECTION RÉVOLUTIONNAIRE MAKHOVISTE EN UKRAINE

(Suite)

C'est dans cet esprit que, sous l'étendard noir de l'anarchisme, notre groupe instruisait les travailleurs paysans. Suivant strictement les principes anarchistes, le groupe établissait le programme théorique et stratégique du mouvement insurrectionnel qui prit spontanément le nom de « armées insurrectionnelles du petit père Makhno ».

L'influence du groupe, et la mienne en particulier, était si grande et si féconde parmi les larges masses des paysans soulevés sous l'étendard de l'anarchisme, qu'aucune force des partis politiques et socialistes hostiles à l'anarchisme ne pouvait les faire dévier de cette voie. Les masses ne les écoutaient pas, ne prêtaient aucune attention aux discours de leurs orateurs. La parole du groupe paysan anarchiste-communiste de Goulai-Polé, et la parole de Makhno sur la liberté et l'affranchissement des travailleurs du pouvoir du capital et de son serviteur l'Etat, leur parole disant que l'Etat, en tant qu'organisation bourgeoise capitaliste, est nuisible et doit être remplacée par une organisation sociale libre des travailleurs, etc., etc., ces paroles étaient acceptées par les masses comme bases de leur vie et de leur lutte.

C'est au nom de ces bases que les masses des paysans des villages jusqu'à l'asservissement d'une organisation révolutionnaire armée disciplinée et, ayant mis leur forces sous la direction

immédiate de l'état-major du groupe, lui restèrent toujours fidèles, c'est-à-dire qu'ils ne brisèrent jamais les liens avec le mouvement anarchiste, comptant sans cesse ses rangs dans les moments les plus difficiles et lui fournissant le ravitaillement nécessaire.

De cette façon la région de Goulai-Polé se transforma rapidement en un pays tout particulier, étranger à toute tendance étatiste dans la conduite de ses affaires intérieures ; sa population attaquant de tous côtés les bandes sauvages allemandes et autrichiennes qui, jusque-là, n'avaient connu aucune limite dans leurs excès, les désarmait et s'appropriait aussitôt leurs armes. Les armées austro-allemandes commencèrent bientôt à quitter cette région. Les chefs hetmans furent, les uns pendus, les autres mis en fuite. La fièvre révolutionnaire attira l'attention du gouvernement bolchevique de Moscou. En même temps, on remarqua l'activité des anarchistes. Le nom de Makhno ne quitta plus la première page de tous les journaux bolcheviques des centres. Tous les jours les bolcheviques donnaient des détails nouveaux sur les succès de la lutte révolutionnaire insurrectionnelle conduite par l'anarchiste Makhno.

Cependant le mouvement insurrectionnel révolutionnaire suivait la voie anarchiste. Après avoir dispersé les armées allemandes et autri-

chiennes, après avoir chassé de toute une série de districts et de départements d'Ukraine les bandes hetmaniques, les insurgés eurent connaissance du mouvement de Denikine, mouvement qui venait de naître et qui s'organisait en hâte. Sous la direction des plus dévoués des fils de la Révolution, les paysans anarchistes, les insurgés dirigèrent alors toutes leurs forces contre l'armée de Denikine et, peu de temps après, contre un autre mouvement, le « Directoire Ukrainien » plus connu (après sa réorganisation) sous le nom de « Mouvement de l'Ataman Petlioura », le trop fameux.

Le mouvement makhoviste prit, dans la lutte contre Denikine et le « Directoire Ukrainien », la même envergure que dans la lutte contre les armées allemandes et autrichiennes, et il poursuivit la lutte avec le même héroïsme au nom de la Révolution et de la nouvelle Société libre des travailleurs que celle-ci devait apporter.

C'est ainsi en vérité, que fut organisé et déclenché par les paysans-anarchistes le mouvement insurrectionnel révolutionnaire des masses des travailleurs ukrainiens, ou mouvement makhoviste.

Cet exposé, très incomplet, il est vrai, mais profondément véridique, montrera, j'espère, à tous ceux qui l'auront lu, que les allégations des ennemis du makhovisme (et même de quelques-uns de ses amis) suivant lesquelles ce mouvement venait des bas-fonds des masses, n'était animé par aucun idéal ou presque et recevait toutes ses idées politiques et ses conseils stratégiques du dehors, sont absolument fausses.

Les chefs directs du mouvement, aussi bien que les larges masses des travailleurs paysans qui les soutenaient, savent fort bien que le mouvement makhoviste avait été organisé par le groupe anarchiste-communiste de Goulai-Polé, et que, dès le début et jusqu'à la fin, ce mouvement avait été guidé par les principes

anarchistes, principes que n'avaient encore connus ni la rhétorique des révolutionnaires professionnels, ni la confusion qui régnait dans les villes parmi les chefs improvisés et irresponsables. Tous les organisateurs et les animateurs du mouvement, tels que les frères Semenov, Alexei Marchenko, les frères Semenov, Ljuby, Zentchenko, les frères Domantchuk, les frères Trépanov, Danil, Tykhenko, Mochtschenko, A. Tchoubenko, les frères Makhno, et bien d'autres encore, tous étaient des anarchistes.

Nombre d'entre eux travaillaient isolément parmi les paysans depuis 1906-07, et nombre d'eux furent les véritables pionniers du mouvement makhoviste. Ce sont ces anciens qui, avec d'autres qui avaient grandi au sein du mouvement et y avaient puisé leur force, donnèrent au mouvement makhoviste ses directives théoriques et ses conseils stratégiques.

Toute aide de la part des organisations anarchistes similaires était désirée et même souhaitée, mais malheureusement jamais on ne la vit venir franche et organisée.

Durant les huit à neuf mois qui suivirent le début de son action directe contre les ennemis de la Révolution et de l'anarchisme, le mouvement makhoviste ne vit venir à lui presque aucun de ses amis du dehors. Ce n'est qu'au bout de huit à neuf mois qu'arrivèrent pour prendre place dans ses rangs un certain nombre de camarades isolés (dont quelques-uns avaient été délivrés par nous des mains de l'ennemi) et le groupe anarchiste-communiste d'Ivan-Voznesensk, constitué en détachement et commandé par les camarades Makeïeff et A. Tchepierakoff.

Ces camarades apportèrent une grande aide au mouvement, mais malheureusement, seulement momentanée.

En résumé, pendant la longue lutte inégale, pénible, d'une portée morale et historique considérable, le mouvement makhoviste ne se

nourrit que de ses propres forces intérieures, tant théoriques que stratégiques. Et c'est ce qui, à ma profonde conviction, explique que le mouvement makhoviste, du début et jusqu'à la fin, pendant de longues années, resta fermement à son poste de combat pour la Révolution, et que, pendant ces longues années, malgré la lutte ininterrompue contre les ennemis qui l'entouraient de toutes parts, il ne préta jamais l'oreille à aucune avance des partis et des groupes politiques étrangers à l'anarchisme et à la Révolution sociale.

Fidèle à l'idéal anarchiste réclamant de l'Etat et du gouvernement le droit pour les travailleurs des villages et des villes de s'organiser eux-mêmes et d'exprimer directement leur volonté dans la Révolution et dans la construction et la défense de la Nouvelle Société libre, le mouvement makhoviste ne pouvait évidemment pas compter dans cette voie sur l'aide des groupes politico-sociaux étatistes. Il était en droit d'attendre cette aide directe de la part des organisations anarchistes des villes. Mais cette aide, malheureusement, ne vint pas. Le laisser aller et la désorganisation de la majorité des anarchistes des villes étaient tels à ce moment-là, qu'ils les empêchaient de saisir ce qui se passait dans les villages. Ils ne purent ni remarquer, ni sentir à temps l'état d'esprit du village révolutionnaire et lui venir en aide en organisant les travailleurs des villes et en agissant directement sur la marche anormale des événements révolutionnaires dans les villes. Ne voyant pas venir cette aide de la part de ceux qui auraient dû la lui apporter sous forme d'action directe sur la marche des événements, la précipitation des événements étaient déformés par les pouvoirs sous l'impulsion du prétexte — le mouvement makhoviste ne pouvait évidemment pas approuver la position des organisations anarchistes des villes.

Mais les makhovistes avaient foi en la jus-

tesse de leur position révolutionnaire, ils tenaient ferme à leurs principes et à ce qu'ils s'étaient donné comme but et qu'ils avaient inscrit sur leurs étendards noirs au début de leur organisation. C'est là ce qui avait secoué et soulevé les larges masses de travailleurs et les avait entraînés à la lutte contre les oppresseurs de toutes sortes. Les makhovistes ne s'écartèrent jamais des principes et des buts pour lesquels ils luttèrent courageusement pendant de longues années, souvent contre des forces ennemies de beaucoup supérieures.

A ce poste pénible et responsable de la Révolution, le mouvement makhoviste commit une lourde faute : l'alliance avec le bolchevisme contre l'ennemi commun, Wrangel et l'Entente. Au cours de cette alliance avec le bolchevisme, alliance, précieuse moralement et pratiquement pour la Révolution, le mouvement makhoviste se méprit sur les sentiments révolutionnaires du bolchevisme, et ne sut pas se garder à temps de la trahison. Les bolcheviques, avec leur « spés » (1) ont trahi honteusement les makhovistes et ont réussi, quoique avec peine, à les désorganiser momentanément.

Nestor MAKHOVO.

FIN

(1) « Spés ». — Spécialistes militaires bour geois.

Archimoff

Histoire du Mouvement Makhoviste

Valeur : 3 fr. 50

Soldé : 3 fr. 50

En vente à la Librairie d'Éditions So-

ciétés.

